Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DE LA PAGE INTERNET
Site de Philippe Remacle

Héro et Léandre

MUSÉE LE GRAMMAIRIEN

TRADUIT PAR J.-F. GRÉGOIRE ET F.-Z. COLLOMBET

PRÉFACE

Les critiques sont partagés sur l'histoire de Héro et de Léandre. Ceux-ci, avec le savant numismate Nicolas Mahudel, la relèguent au nombre des fables, appuyés sur un passage de Strabon qui semble prouver l'impossibilité du trajet réitéré de Léandre. Ceux-là, avec la Nauze, jugent son authenticité bien démontrée par une ancienne tradition, par des médailles abydiennes qui nous représentent un nageur au milieu des flots, par de nombreux témoignages d'auteurs grecs et latins.

Pour nous, si notre sentiment pouvait être de quelque poids en cette matière, nous croirions volontiers une chose que les faits établissent assez bien, et qui n'est pas invraisemblable, puisqu'elle s'est reproduite de nos jours, comme on le verra bientôt. Quoi qu'il en soit, du reste, nous rapporterons ici quelques-unes des autorités qui peuvent prouver l'existence de Héro et de Léandre, et en même temps venir à l'appui du récit de Musée.

Ovide rappelle plusieurs fois dans ses vers l'histoire tragique des rives de Sestos. Ainsi, voulant dire que ce n'est pas toujours par amour que l'on remplit un engagement amoureux, il s'exprime en ces termes : "Tu aurais souvent pu, ô Léandre ! te priver de ton amie ; tu passais le détroit pour qu'elle connût ton courage." Rappelant ailleurs le dernier trajet où périt Léandre : "Plus d'une fois, dit-il, le jeune amant de Héro avait passé les ondes à la nage, et il les aurait encore passées cette dernière fois, mais sa route était ténébreuse." Le même poète comparant ailleurs la largeur de l'Euxin, aux bords duquel il était exilé, avec le canal étroit de l'Hellespont : "Léandre dit-il,

si tu avais eu jadis une pareille mer à traverser, on ne pourrait pas accuser un petit détroit d'avoir été la cause de ta mort."
Virgile était contemporain d'Ovide. Or, on ne peut douter qu'il n'ait eu Léandre en vue, quand il a dit dans ses *Géorgiques*, III, 258 :
Que n'ose un jeune amant qu'un feu brûlant dévore!
L'insensé, pour jouir de l'objet qu'il adore,
La nuit, au bruit des vents, aux lueurs de l'éclair,
Seul traverse à la nage une orageuse mer ;
II n'entend ni les cieux qui grondent sur sa tête,
Ni le bruit des rochers battus par la tempête,
Ni ses tristes parents de douleur éperdus,
Ni son amante, hélas! qui meurt s'il ne vit plus.
Strabon, qui donna des ouvrages de géographie presque dans le même temps que Virgile et Ovide se distinguaient par leurs poésies, Strabon, dans la description de Sestos et d'Abydos, fait une mention expresse de la tour de Héro. Un monument public tel que celui-là, qui portait alors le nom de Héro, est, ce me semble, une grande preuve de la vérité de l'histoire qu'on en racontait.
Pomponius Mela, autre géographe, de la même époque à peu près, dit qu'Abydos était "célèbre par un commerce amoureux, qui avait autrefois éclaté." Cette seule expression, autrefois, fait assez sentir qu'on ne regardait point, dans ces premiers temps, comme un conte fait à plaisir l'histoire de Héro et Léandre.
Lucain dit, en parlant de César qui s'embarque sur l'Hellespont : "II voit les gorges thréiciennes, et cette côte fameuse par l'amour, et la tour de Héro sur un fatal rivage. " Silius Italicus parle du détroit de Léandre dans l'Hellespont, qui vit mille vaisseaux du roi Xerxès, et Statius, de la prêtresse de Sestos qui, pleine d'anxiété, regardait continuellement de sa tour.
Martial a fait de Léandre le sujet de deux épigrammes, dont l'une a été souvent traduite ou imitée en vers français.
Les auteurs de l'*Anthologie* n'ont point oublié un sujet si convenable à leur genre d'écrire. On voit parmi eux Antipater de Macédoine, s'écrier en parlant des naufrages arrivés dans l'Hellespont : "Malheureuse Héro, et toi, infortuné Déimaque, vous perdîtes dans ce trajet de peu de stades, l'une un époux, et l'autre une épouse chérie."

À tous ces témoignages, on peut joindre encore l'autorité des anciennes médailles. On en trouve un grand nombre avec des revers, où se lisent les noms de Héro et de Léandre, et où l'on voit Léandre, précédé d'un amour, qui porte le flambeau à la main, nager vers Héro, qui est au sommet d'une tour.

Sans nous arrêter plus longtemps à une discussion inutile, venons à quelque chose de plus agréable et de plus piquant, au poème de Musée, sur les amours de Héro et de Léandre.

Le nom de Musée a été commun à plusieurs grands hommes de la Grèce, poètes, historiens, philosophes. Celui-ci est appelé dans les manuscrits Musée le Grammairien. II semble avoir été inconnu, aussi bien que son ouvrage, à tout ce qu'il y a d'anciens scholiastes, et plusieurs de ses passages paraissent empruntés des Dionysiaques de Nonnus de Panopolis : "Les opinions, dit Schoell, varient beaucoup sur l'antiquité de son poème. Jules-César Scaliger croyait qu'il était de l'ancien Musée l'Athénien, et par conséquent antérieur à la poésie ionienne. Sans doute cette petite épopée est digne de la haute antiquité, sous le rapport de la fable et de la diction, mais en même temps, elle porte des traces évidentes d'une origine moderne, tant dans la teinte sentimentale, par laquelle l'auteur a su adoucir la manière peu délicate dont les anciens traitaient l'amour physique, que dans quelques images. Croit-on par exemple qu'un poète du temps d'Homère aurait dit : "Les anciens assuraient faussement qu'il n'y avait que trois Grâces ; l’œil de Héro pétille de cent grâces quand elle sourit." Aussi l'opinion de Scaliger a-t-elle été rejetée par son fils Joseph et par tous les critiques postérieurs. Quelques-uns d'entre eux ont même placé ce poème dans le XIIème ou XIIIème siècle, parce que la première mention et la seule en est faite par Tzetzès, qui en parle dans ses *Chiliades* Toutefois la pureté du langage et le goût qui distinguent l'ouvrage de Musée, ne permettent pas de le croire si moderne. Aussi plusieurs savants ont assez bien prouvé qu'Achille Tatius et Aristénète l'ont eu sous les yeux. L'époque précise, où ces deux romanciers ont vécu, est incertaine, mais nous dirons plus tard par quels motifs on pense que le premier n'est au moins pas antérieur au V^{ème} siècle, et qu'Aristénète est de la fin du même siècle. M. G. Hermann, à Leipzig, dans les observations sur les changements qu'a éprouvés l'hexamètre grec, a fait voir que le poème

de *Héro et Léandre* est postérieur aux *Dionysiaques* de Nonnus. En combinant ces différentes données, on paraît fixer l'époque de ce même poème entre les années 430 et 480 après Jésus-Christ. Une circonstance vient à l'appui de ce calcul. Tous les manuscrits donnent à l'auteur du poème en question le titre de Grammairien. Or, parmi les lettres de Procope de Gaza, il y en a une qui s'adresse à un Musée. À la vérité, l'inscription ne le qualifie pas de grammairien, mais à en juger par son contenu, cette lettre devait être destinée à un philosophe.

Cette lettre, que Schoell ne donne pas, nous semble trouver ici sa place naturelle ; nous avons essayé de la traduire avec une scrupuleuse fidélité.

"À Musée.

Le très docte Pallas est venu me remettre la lettre toute d'or. S'il m'eût apporté les richesses de Crésus, je ne l'eusse pas regardé d'un oeil aussi favorable. Les uns se glorifient d'une chose, les autres d'une autre : le Lydien de son or, le Spartiate de sa pique, Arion des cordes de son luth et des sons qu'il en tire. Pour moi, je me fais un sujet de gloire de ta présence, de tes lettres, et de tout ce que je puis avoir de toi. Nous devons donc une juste récompense au jeune homme, et nous aurions bien raison de rougir, si nous ne la lui donnions pas. Mais cette récompense, par Jupiter, ce n'est ni de l'or ni des perles indiennes. Aussi bien, je ne suis pas riche en ces sortes de choses, et ce n'est point pour recueillir cela que ce jeune homme est venu vers moi. Je ne possède pas l'élégance du langage, et je ne suis point fécond en productions des Muses. Les charmes de l'atticisme n'abondent pas chez moi. De pareilles faveurs sont le partage des enfants nés sous un astre heureux. Mais si tu veux apprécier mon présent, quel qu'il soit, je t'offre de la bienveillance et une amitié empressée, car je possède ces choses, comme dit Démosthène. Quand aux dons d'une autre nature, la fortune et les Muses en disposent à leur gré. "

On trouve encore dans le même Procope une seconde lettre à un Musée ; elle est peut-être plus significative que la première. La voici :

"J'ai reçu ta lettre, qui m'est d'autant plus précieuse qu'ayant passé par tes mains, elle en a retiré peut-être quelque chose de poétique. Celui qui en usera, doit désormais, ce me semble, trouver en lui une intelligence plus perçante, comme Socrate lorsqu'il était assis auprès

de l'Illissus, où se trouvaient le temple des Muses et la retraite de Pan. Fassent les dieux que mon cher Musée puisse en touchant d'autres livres les rendre tels que j'en reçoive à mon tour, quand ils viendront à moi, une sorte d'inspiration divine."

"Il paraît donc, poursuit Schoell, que Musée le Grammairien a vécu du temps de Procope. On fixe l'époque de la célébrité de ce sophiste vers l'an 520. Si l'on suppose que le poème de Héro est un ouvrage de la jeunesse de Musée, et qu'il était parvenu à un âge avancé lorsque Procope, jeune encore, lui écrivit la lettre en question, entre les années 480 et 500 peut-être, rien n'empêche de regarder le correspondant de celui-ci, comme l'auteur de notre ouvrage qui ainsi, pourrait avoir été composé avant 450.

"Ce poème porte le titre de *Ta kat' Hero kai Leandron*, ce qu'on ne peut traduire que par ces mots : *Héro et Léandre*. Il se compose de trois cent quarante et un hexamètres. "La fable de ce poème est ancienne, dit un de ses traducteurs. Virgile et Ovide la connaissaient, et elle porte évidemment le cachet inimitable de l'Antiquité, mais le mérite de la composition n'en appartient pas moins au poète. Méprisant l'artifice d'exciter la curiosité du lecteur, et de lui ménager des surprises, il nous fait connaître d'avance toute la marche de l'action et son dénouement. Après une description du local qui était d'autant plus nécessaire que cette localité motive la fable et amène le dénouement, nous voyons paraître pour la première fois les deux amants, au milieu de la pompe d'une fête religieuse. Le moment ne pouvait être mieux choisi, soit pour faire contraster avec la solitude dans laquelle ils devront périr, soit pour nous montrer Héro entourée d'une splendeur qui dispense le poète de nous faire son portrait. C'est une idée digne de la tragédie, de faire commencer un amour malheureux dans une solennité célébrée en l'honneur de Vénus et d'Adonis. Le dialogue plein de vivacité et de vérité qui s'établit entre Héro et Léandre est une des beautés caractéristiques de ce poème. Les plaisirs dont ils jouissent furtivement sont peints avec autant de feu que de réserve, et cette preuve de goût élève Musée bien au-dessus de son siècle. Rien de plus beau que le passage successif des jouissances les plus délicieuses aux horreurs de la mort qui doit y mettre fin. L'approche de l'hiver nous la fait appréhender, et de même que la fête d'Adonis était le présage de

leur amour, la tempête qui soulève les flots de la mer, annonce leurs malheurs. Toutes les circonstances accessoires qui remplissent de sinistres pressentiments l'âme du lecteur, sont amenées sans affectation et avec tant de vérité, qu'on les envisage comme nécessaires. La simplicité avec laquelle le poète raconte la catastrophe est digne des plus beaux siècles."

Nous avons beaucoup abrégé ce que M. Passow dit du poème de Musée. Nous croyons que tout lecteur de goût souscrira à sa manière de juger ce poème. Il serait parfait si l'on n'y remarquait quelques taches par lesquelles l'auteur a trahi le temps où il a vécu. M. Passow ne veut pas les reconnaître. Nous sommes fâchés de ne pas pouvoir nous accorder avec lui sur ce point. C'est beaucoup sans doute pour la gloire du V^{ème} siècle qu'on puisse différer d'opinion sur la question de savoir s'il a péché contre le bon goût.

Ce qui ajoute encore au mérite de Musée, c'est la face nouvelle qu'il donne à l'amour jusque-là trop sensuel et trop extérieur chez les anciens. Il y a déjà dans son langage quelque chose de celui des âges récents. Nous pouvons le dire à notre gloire, la véritable conquête poétique des temps modernes, c'est une sorte de spiritualisme incarné dans l'amour, un accent de vague et intime rêverie, des paroles douces et pénétrantes, une divine tristesse qui va remuer sur la lyre une corde que l'Antiquité ne connut point. Malgré ses trésors de poésie a-t-elle un livre passionné, mais chaste et pur comme les *Méditations* du chantre harmonieux d'Elvire ?

ÉDITIONS DE MUSÉE

Peu de livres ont été plus souvent réimprimés, commentés, traduits ou imités, que le petit poème de Musée. Il parut pour la première fois à Venise, chez Alde l'ancien, en grec et en latin, in-4°, sans date, mais dans le courant de 1494. C'est le second, ou selon d'autres, le premier ouvrage grec qui soit sorti des presses de ce typographe célèbre. Les deux pages intérieures du feuillet *b vj* portent deux gravures en bois représentant Héro et Léandre.

Une seconde édition in-4°, également sans date et sans lieu d'impression, a été soignée après 1496 par Jean Lascaris, et imprimée par Alopa à Florence, à la suite de ses *Gnomae monostichoi*, le dernier

et le plus rare des cinq ouvrages qu'il a imprimés en lettres capitales. L'édition sans date et toute grecque de Gilles Gourmont à Paris, qui est du commencement de 1507, semble être le premier essai du caractère grec en France. L'édition de Complut, sans date encore, a probablement paru en 1514, comme le *Chrysoloras* sorti des mêmes presses. Phil. Giunta imprima Musée en 1515, et 1519, à Florence. André d'Asola avait fait paraître le même ouvrage en 1517, in-8°. Les éditions très nombreuses qui parurent ensuite, sont de Cologne, 1517, in-4° en grec, de Bâle, 1518, dans la collection de Froben, en grec et en latin, de Florence, 1519, chez les Giunta, de Paris, 1538, in-8°, chez Christ. Wechel. À cette édition, devenue rare, doivent être joints les deux opuscules suivants, donnés par le même imprimeur et dans la même année 1538 :
Musaei opusculum de Herone et Leandro, en latin, petit in-8° ; *Musaei opusculum de amoribus Leandri et Herus*, Guill. de Mara paraphraste, J. Vatelli commentariis enarratum, petit in-8°.
Henri Estienne inséra Musée dans ses *Poètes grecs*, in-folio, 1566, page 419 à 427. Les Plantin mirent également le poème de Héro et Léandre dans un recueil de différents petits ouvrages, 1572, in-12.
Dav. Parcus publia une édition de Musée en 1627, Francfort, in-4°. Gaspard Barthius en donna une autre en 1638, Amberg, in-8°. Viennent ensuite les éditions de Jacques du Rondel (Rondellius), Paris, 1678, in-8°, et de Kromayer, Halle, 1721, in-8°. Celle-ci, l'une des meilleures qui existent fut perfectionnée par Matthias Roever, à l'aide des manuscrits, Leyde, 1737, in-8°, mais l'édition la plus ample de Musée est celle de Jean Schrader, Leuwarden, 1742, in-8°. Jean-Benoît Carpzow donna d'abord le texte seul, Helmstadt, 1749, in-4°, et ensuite le même texte, revu et accompagné de la traduction de Whitford, à Magdebourg, 1775, in-8°. Cette traduction avait paru à Londres, avec Bion et Moschus, en 1765, in-4°.
L'édition de Bandini, Florence, 1765, in-8°, accompagnée de la traduction de Salvini en vers italiens, est peu estimée.
La Porte du Theil a joint une traduction française en prose à l'édition qu'il a publiée en 1784, Paris, Nyon le jeune, in-12. - En 1789 et une seconde fois en 1795, J. H. Teucher fit réimprimer Musée. Les éditions de ce savant sont en général peu estimables. Le texte, avec une traduction italienne en vers de Jérôme Pompéi, a été inséré dans le

second volume des oeuvres de ce savant, 1790, Vérone, in-8°, et imprimé séparément avec beaucoup de luxe par Bodoni, à Parme, in-4°, puis ensuite par Renouard, Paris, 1801, in-12.
En 1793, Charles-Fréd. Heinrich donna une édition critique du texte, avec de savantes observations, Hanovre, petit in-8. Elle est regardée à juste titre, comme la meilleure de Musée et comme un modèle de sage précision que n'ont pas toujours connue les commentateurs allemands.
En 1796, Gail fit imprimer Musée avec deux traductions, l'une en prose latine, l'autre en prose française, in-4°.
En 1797, il parut à Londres un Musée, sous ce titre *Musaeus, The loves of Hero and Leander* (in english verse, with the greck text), in-4° de 53 pages avec deux frontispices : édition imprimée à un petit nombre d'exemplaires pour le traducteur G.-C. Bedford.
En 1810, Franc. Passow publia *Musaeos*, Urschrift, Vebersetzung, Einleitung und Kritische Anmerkungen, Leipzick, petit in-8°.
Enfin en 1825, God.-Henr. Schaefer a donné une nouvelle édition du Musée de Schrade, Leipzig, Hartmann, in-8°.

TRADUCTIONS ET IMITATIONS DE MUSÉE

La première traduction de *Héro et Léandre* qui ait été faite en français, est celle de Clément Marot. Elle fut imprimée en 1541, à Paris et à Lyon, avec ce titre : *Histoire de Leander et Hero*. L'édition de Lyon était précédée de cet avis aux lecteurs qui se trouve encore aujourd'hui dans les Oeuvres de Marot :
"À peine étoit la présente histoire hors de mes mains, lecteurs débonnaires, que je ne sçay quel avare libraire de Paris, qui la guettait au passage, la trouva et l'emporta tout ainsi qu'un loup affamé emporte une brebis, puis me la va imprimer en bifferie du Palais, c'est à sçavoir en belle apparence de papier et de lettre, mais les vers si corrompus et le sens si dessiré que vous eussiez dict que c'estoit la ditte brebis eschappée d'entre les dents du loup : et qui pis est, ceux de Poitiers trompez sur l'exemplaire des autres, m'en ont fait autant. Quand je vy le fruict de mes labeurs ainsi accoustré, je vous laisse à penser de quel coeur je donnai au diable monsieur le babouin de Parisien, car à la vérité il semblait qu'il eust autant pris de peine à gaster mon livre, que moy à le bien traduyre. Ce que voyant, en passant

par la noble ville de Lyon, je priay maistre Sébastien Griphius, excellent homme en l'art de l'imprimerie, d'y vouloir mettre la main, ce qu'il a fait, et le vous a imprimé bien correct, et sur la copie de l'auteur, lequel vous prie, pour votre contentement et le sien, si avez envie d'en lire, de vous arrêter à ceux-cy. Dieu tout-puissant soit toujours vostre garde. De Lyon, ce 20e jour d'octobre 1541."
La version de Marot, fidèle et habile, présente toute la grâce, tout le coloris dont notre langue était alors susceptible ; on en jugera par ce fragment.

Dedans le temple où se faisoit la feste,
Hero marchoit en gravité honneste,
Rendant par tout de sa face amiable
Une splendeur à tous yeux agréable ;
Telle blancheur au visage elle avoit,
Que Cynthia, quand lever on la veoit ;
Car sur le haut des joues paroissoient
Deux cercles ronds qui un peu rougissoient,
Comme le fons d'une rose nayfve,
Meslé de blanche et rouge couleur vive.
Vous eussiez dit ce corps tant bien formé
Sembler un champ de roses tout semé,
Car par dessus sa blancheur non pareille,
La vierge estoit de membres si vermeille,
Qu'en cheminant, ses habits blancs et longs
Monstroient par fois deux roses aux talons.
D'elle au surplus sortoient bien apparentes
Graces sans nombre, et toutes différentes,
Vrai est qu'en tout trois Graces nous sont painctes
Des anciens, mais ce ne sont que faintes,
Veu que d'Hero un chascun oeil friant
Multiplioit cent graces en riant ;
Si que Venus, si trop ne me deçoi
Avoit trouvé nonnain digne de soi.

En 1681 il parut une version en prose des *Amours de Léandre et d'Héro,* in-12 ; le nom du traducteur ne nous est point connu. Cette traduction

est fort libre, et sent plus la galanterie moderne que l'Antiquité. Il est surtout un peu singulier de voir insérer des vers de Boileau, dans un ouvrage que l'on donne pour la traduction d'un poème écrit il y a plus de deux mille ans.
Si vous avez lu les ouvrages de Scarron, vous y aurez trouvé une autre espèce de traduction du poème de Musée, sous le titre d'*Ode burlesque*, adressée à Fouquet, surintendant des finances. On y reconnaît le génie de l'auteur, génie inimitable dans son genre. Le fond de l'histoire de Léandre et Héro y est conservé, mais le poète français a brodé cette histoire à sa manière et n'y a rien laissé de sérieux. Tout est dans le goût des strophes suivantes, tout respire la même bouffonnerie grivoise :

Le garçon avait nom Léandre
Et ne passait pas pour zéro ;
La pucelle avait nom Héro,
De peau doucette et d'âme tendre.

Héro prit naissance à Sestos ;
Son père y vivait de ses rentes,
Ayant hérité de deux tantes
Mortes pour lui fort à propos.

La mer, le séjour des harengs,
Sépare de Sestos Abyde,
Et dans ce rendez-vous liquide
Les vents vident leurs différends.

C'est dans Abyde que Léandre
La première fois vit le jour,
Et sa mère était dans ce bourg
Ce que dans Troie était Cassandre.

À son fils elle avait prédit
Qu'il mourrait un jour de trop boire
Son fils ne l'en voulut pas croire,
Dont elle mourut de dépit.

Héro fut sacrificatrice
Ou prêtresse, car c'est tout un,
De dame Vénus à l'oeil brun,
Déité chaude comme épice.

Dans une tour, on ne sait pas
Si la tour fut ronde ou carrée,
La prêtresse de Cythérée
Logeait, elle, et tous ses appas.

Dans cette tour des flots lavée,
Tout son plaisir était souvent
De voir, par la fureur du vent,
La mer jusqu'aux cieux élancée.

Elle avait pour train et pour tout
Une vieille sexagénaire,
Qui l'entretenait d'ordinaire
De contes à dormir debout.

De ce que hors de chez son père
Elle était séquestrée ainsi,
Je ne me mets guère en souci,
Car la chose n'importe guère.

En 1774, Moutonnet-Clairfons publia une version en prose du poème de Musée, in-8° ; elle fut réimprimée en 1779, in-12. Cette traduction ne serre pas toujours le texte d'assez près et n'égale pas en mérite celle que La Porte du Theil mit au jour dix ans plus tard (1784). Toutefois, ce savant, plein de modestie, ne réclamait que le faible mérite d'avoir devancé Moutonnet-Clairfons. La version de du Theil avait été lue en 1771, dans une assemblée particulière de l'Académie des belles-lettres.
La version de Gail, qui parut en 1796, est plus fidèle et plus élégante que celle de La Porte du Theil, mais on s'aperçoit que le nouveau traducteur a pris beaucoup dans son devancier.
M. C.-L. Mollevaut publia en 1805, in-12, une traduction libre, en vers français, du poème de Musée. Cette traduction, réimprimée avec les *Élégies* de l'auteur, Paris, A. Bertrand, 1816, in-18, est écrite d'un

style pur et facile.
À peu près au temps ou parut la version de M. Mollevaut, un professeur de l'université, Cournand, traduisit aussi Musée en vers français. Depuis cette époque, les amours de Héro et Léandre ont trouvé dans le fameux peintre Girodet un interprète gracieux et noble. Nous citerons quelques vers de cette version peu connue et qui cependant mérite de l'être. Voici comment Girodet nous peint Héro :

Aimable rejeton de la race des dieux,
Héro de mille attraits éblouissait les yeux ;
Aux autels de Vénus en naissant destinée,
Pour toujours à son culte elle était enchaînée ;
Elle ignorait l'amour, ses peines, ses plaisirs ;
Dans son cœur chaste encor sommeillaient les désirs.
Au bord de l'Hellespont, une tour solitaire,
De cette autre Cypris modeste sanctuaire,
Dérobait ses appas aux regards curieux ;
Des vierges de son âge elle oubliait les jeux,
Et d'un sexe léger craignant la jalousie,
Seule et loin de sa mère elle cachait sa vie.
Du redoutable amour fuyant les traits cruels,
Elle implorait Vénus ; du pied de ses autels
Chaque jour s'élevait sa prière timide ;
Mais, pour le désarmer, en vain du dieu de Gnide
Elle offrait chaque jour les parfums les plus doux
Elle ne put, hélas! échapper à ses coups.

M. Denne Baron a publié en 1806, *Héro et Léandre*, poème en IV chants, imité du poète grec. (Paris, Le Normant, in-12) L'auteur avait près de vingt ans. Les beaux vers qu'il a semés dans son ouvrage peuvent donc bien faire absoudre quelques autres fautes.
Je n'ai rien à dire d'un petit poème de Léonard sur Héro et Léandre, non plus que d'une très fade et très mince héroïde composée par Dorat. Je me contenterai de mentionner les traductions de Musée, en vers latins, par André Papius de Gand, par David Whitford, par Guillaume de Mara et par Florent Chrétien.
Chez les Espagnols, un poète assez médiocre, Boscan, a imité le poème de

Musée, ou plutôt a délayé dans un grand nombre de vers l'histoire de Léandre et Héro. Chez les Anglais, Fawkes a traduit Musée en vers (1760). Sa version a été réimprimée à Londres en 1810. Chez les Italiens, le marquis Nicolo Viviani a publié un petit poème intitulé *Ero e Leandro*, qui ne manque ni de grâce ni de facilité. Mais ce qui vaut mieux que ce poème, c'est la belle traduction de Musée en vers italiens, par Jérôme Pompéi. Jamais, ce nous semble, on n'a rendu les beautés molles et délicates du poète grec avec autant d'élégance, de souplesse et de fidélité.

Les amours de Héro et Léandre offriraient sur la scène un événement plus tragique sans doute, qu'Ariane abandonnée dans l'île de Naxos, qui a fourni à Th. Corneille le sujet d'une tragédie que notre théâtre met au nombre de ses richesses. En 1633, de La Salve, avocat de Nîmes, donna une tragi-comédie intitulée *Les Amours infortunées de Léandre et d'Héron.* La pièce était en vers alexandrins et fut presque étouffée par les éloges des poètes du temps. Gilbert fit représenter en 1667, sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne, une tragédie intitulée *Léandre et Éro*. Le Franc de Pompignan composa un opéra sur ce sujet, dont s'est emparé depuis Florian, pour en faire un petit drame en prose, mais aucune de ces pièces ne présente les proportions que pourraient avoir sous une main habile les amours de Héro et Léandre.

F.-Z. C.

MUSÉE LE GRAMMAIRIEN

TRADUIT PAR J.-F. GRÉGOIRE ET F.-Z. COLLOMBET.

Héro et Léandre

HÉRO ET LÉANDRE

Muse, chante ce flambeau confident d'un amour clandestin, et ce nageur nocturne qui fendait les flots de la mer pour voler à l'hyménée, et ce ténébreux hymen que ne vit pas l'immortelle Aurore, et Sestos et Abydos où se consomma l'union secrète de Héro et de Léandre. J'entends à la fois et nager Léandre et pétiller le flambeau, ce flambeau annonçant l'heure de Vénus, et décorant les noces mystérieuses de Héro, ce fanal, étendard de l'amour. Le souverain Jupiter, après ses nocturnes ébats, aurait dû le placer parmi les astres et le nommer l'étoile propice aux amants, parce qu'il fut et le complice d'une tendre fureur et le messager fidèle d'une amante inquiète, avant que l'impétueux Aquilon eût fait sentir son souffle ennemi.

Viens donc, Muse, rappelle dans mes chants l'instant fatal qui tout à la fois éteignit le flambeau et termina les jours de Léandre.

Sestos et Abydos, cités voisines de la mer, s'élevaient vis-à-vis l'une de l'autre. Amour, tendant son arc, avait, d'un seul trait lancé sur les deux villes, embrasé le cœur d'un jeune homme et d'une jeune vierge : l'aimable Léandre, la douce Héro, c'étaient leurs noms. Celle-ci habitait Sestos, celui-là Abydos, l'un et l'autre, astres brillants des

deux villes et pareils entre eux. Toi, voyageur, si jamais tu passes là, cherche la tour où jadis, le fanal à la main, Héro se tenait et guidait Léandre. Cherche le détroit retentissant de l'antique Abydos, qui pleure encore aujourd'hui l'amour de Léandre et son trépas.

Mais comment Léandre, qui habitait dans Abydos, put-il s'enflammer pour Héro et la rendre en même temps sensible à son amour ? La gracieuse Héro, issue d'un sang généreux, était prêtresse de Cypris et ignorant les plaisirs de l'hymen, elle habitait, loin de ses parents, une tour sur le rivage de la mer. C'était une autre Vénus. Par pudeur et par chasteté, elle ne se trouva jamais avec des femmes réunies. Jamais elle ne parut au milieu des danses gracieuses des jeunes filles de son âge, évitant les traits de l'envie, car les femmes sont volontiers jalouses de la beauté. Héro tous les jours cherchait à se rendre Vénus favorable. Souvent aussi elle offrait des libations à l'Amour. Elle redoutait également et les flèches brillantes du fils et le courroux terrible de la mère. Et toutefois avec cela elle ne put éviter les traits enflammés de l'Amour.

Bientôt revint le jour solennel où dans Sestos on célèbre Adonis et Vénus. De toutes parts se rendirent à cette fête sacrée les peuples qui habitaient les îles que la mer couronne. Ils arrivaient les uns d'Aemonie, les autres des rivages de Chypre. Aucune femme ne demeura dans les villes de Cythère. Ceux qui dansent au sommet du Liban parfumé, les habitants de Phrygie, ceux d'Abydos, ville voisine, tous vinrent à la fête. Les jeunes gens amoureux y parurent des premiers, car s'ils entendent parler d'une fête, les jeunes gens y volent aussitôt, moins pour offrir des sacrifices aux Immortels que pour contempler les charmes des beautés assemblées.

Déjà s'avance majestueusement au milieu du temple la vierge Héro, qui jette de son gracieux visage l'éclair de la beauté, pareille à la blanche Phébé, quand elle monte sur l'horizon. Ses joues d'albâtre offraient, dans leurs cercles extrêmes, les nuances purpurines d'un bouton de rose qui s'entrouvre. Vous eussiez dit que sa peau blanche et vermeille était une prairie semée de fraîches roses. Lorsqu'elle marchait, sa robe flottante laissait entrevoir des roses à ses pieds. Un essaim de grâces embellissait tous ses traits. Les anciens disaient faussement qu'il n'y avait que trois Grâces, mais un seul œil de Héro

pétillait de cent grâces en souriant. Certes Vénus avait trouvé une digne prêtresse.
Ainsi, éclipsant de beaucoup les autres femmes, la prêtresse de Cypris apparaissait comme une seconde Vénus. Ses charmes séduisirent les cœurs des tendres amants, et il n'y avait aucun homme qui ne brûlât d'avoir Héro pour épouse. Partout où elle dirigeait ses pas, à travers le temple majestueux, elle attirait après elle et les cœurs, et les regards, et les désirs. Un jeune homme, ravi des appas de Héro, prononça ces paroles : "J'ai été à Sparte, j'ai vu la cité de Lacédémone, où l'on dispute et où l'on reçoit le prix de la beauté, mais je ne vis jamais une vierge aussi belle, aussi tendre. Sans doute, Vénus a pour prêtresse la plus jolie des Grâces : je me suis lassé en la regardant, mais je n'ai pu me rassasier encore de la contempler. Je consentirais à mourir sur-le-champ si je partageais une seule fois la couche voluptueuse de Héro. Je n'ambitionnerais pas d'être mis au rang des dieux dans l'Olympe si j'avais Héro chez moi pour épouse. Mais s'il ne m'est pas permis de posséder ta prêtresse, accorde-moi du moins, ô Cythérée ! une épouse embellie des mêmes attraits."
Ainsi parlait un jeune homme. Plus loin quelques autres amants, épris des charmes de la vierge, renfermaient dans leurs cœurs une plaie cuisante.
Infortuné Léandre ! après avoir vu la noble prêtresse, tu ne voulais pas te consumer en des feux secrets, mais dompté soudain par des flèches brûlantes, tu ne voulais plus vivre si tu ne devenais l'époux de la belle Héro. Chaque regard qu'il jette sur elle augmente l'ardeur qui le dévore et embrase son cœur d'une passion invincible, car la beauté renommée d'une femme chaste perce plus promptement qu'une flèche rapide. D'abord l'œil est frappé, ensuite le trait fatal se glisse et descend au fond de l'âme.
Léandre éprouve alors les effets du ravissement et de la témérité, de la crainte et de la honte. Son cœur tremble, il rougit de s'être laissé prendre, admire d'un œil avide les charmes de Héro, mais l'amour chasse enfin la honte. Devenu tout à coup hardi et téméraire, il s'avance doucement et va se placer vis-à-vis de la prêtresse. Il jette sur elle des regards obliques et séducteurs, et entraîne par des signes muets le cœur de la jeune vierge. Dès qu'elle a compris la secrète passion de

Léandre, elle s'applaudit de ses charmes, cache souvent son beau visage, adresse à Léandre quelques regards furtifs et correspond à son amour. Celui-ci se réjouit au fond de l'âme de ce que la jeune vierge a compris son ardeur et ne l'a pas dédaigné.
Mais pendant que Léandre cherche l'heure favorable, le soleil retire sa clarté, se plonge dans l'Océan, et l'étoile de Vénus, cet astre messager des ténèbres, apparaît à l'horizon. Léandre, voyant que des ombres épaisses enveloppent la terre, devient plus hardi et s'approchant de la jeune prêtresse, lui serre furtivement ses doigts de rose et pousse un profond soupir. Elle, en silence, comme irritée, retire sa blanche main. Dès que le jeune homme a vu l'indécision de la prêtresse, il la saisit hardiment par sa robe éclatante et veut la conduire dans le lieu le plus reculé de ce temple auguste. Héro le suit lentement et comme à regret, puis, d'une voix menaçante, à la manière de son sexe, elle adresse ces mots à Léandre :
"Etranger, quelle est ta folie ! Malheureux, pourquoi entraîner ainsi une vierge ? Prends un autre chemin et laisse mes vêtements. Evite la colère de mes riches parents. Il ne t'est pas permis de porter la main sur la prêtresse de Vénus. Tu ne peux aspirer à la couche d'une vierge."
Héro menace Léandre en ces termes, langage ordinaire des jeunes filles.
Léandre, dès qu'il entend ces foudroyantes menaces, reconnaît les aveux d'une amante vaincue, car, lorsque les femmes éclatent contre leurs amants, leur courroux est l'expression tacite d'une défaite prochaine. Aussitôt, Léandre couvre de baisers le cou d'albâtre, le cou parfumé de la prêtresse, et prononce ces paroles que lui arrache l'ardeur de son amour :
"O ma chère Vénus ! ô ma tendre Minerve ! toi que j'adore le plus après ces deux déesses, car je ne t'assimile point aux femmes de la terre, mais je te compare aux filles du puissant maître des dieux, heureux celui qui t'engendra ! heureuse la mère qui te donna le jour ! trois fois heureux les flancs qui te portèrent. Ecoute favorablement ma prière ! Prends pitié de mon amour invincible ! Comme prêtresse de Vénus, livre-toi aux plaisirs de Vénus. Viens ici, viens t'initier aux lois conjugales de cette déesse. Une jeune vierge ne peut être la prêtresse de Vénus. Cypris ne voit pas les vierges d'un œil favorable. Si tu veux connaître les aimables lois et les rites fidèles de la

déesse, l'hymen et le lit nuptial te les apprendront. Si tu aimes Cythérée, aime aussi le doux empire des amours qui ravissent l'âme. Reçois-moi pour ton esclave ou, si tu le préfères, pour un époux qu'a su t'asservir Cupidon, en l'atteignant de ses flèches. C'est ainsi que le rapide Mercure, armé de son caducée d'or, enchaîna l'intrépide Hercule aux pieds de la fille d'Iardan. Vénus elle-même m'a guidé vers toi. Ce n'est point le prudent Mercure qui m'amène en ces lieux. Tu connais l'histoire de l'Arcadienne Atalante, qui jadis, pour conserver sa virginité, dédaigna la couche de Milanion, son amant. Vénus irritée remplit le cœur d'Atalante de l'amour le plus violent pour celui qu'elle avait rebuté d'abord. Laisse-toi donc attendrir, ô mon amie ! ne va point exciter la colère de Vénus."

Il dit. Ses paroles persuasives fléchissent la vierge rebelle, et son langage séducteur égare le cœur de Héro. La prêtresse interdite et muette fixe les yeux à terre, cache son visage que sa pudeur colore, effleure le sol d'un pied délicat, et, d'un air modeste, ramène souvent son manteau sur ses épaules. Tous ces signes sont les indices premiers d'un réciproque amour, car le silence d'une jeune fille vaincue prouve qu'elle consent à partager les plaisirs de l'hymen. Héro a vivement ressenti l'aiguillon des amours, mêlé d'amertume et de douleur. Un tendre feu consume son âme, elle admire avec ravissement la beauté de l'aimable Léandre. Tandis qu'elle attache ainsi ses regards à la terre, Léandre, les yeux enflammés d'amour, ne se lasse pas de contempler le cou délicat de la prêtresse.

Après un long silence, Héro, baignant de larmes, ses joues colorées par la pudeur, adresse enfin ces douces paroles à Léandre :

"Etranger, tes discours pourraient attendrir les rochers mêmes. Qui donc t'enseigna l'art de cette éloquence séduisante ? Malheureuse que je suis ! Qui t'a conduit dans ma patrie ? Mais tu parles en vain. Quoi donc ! Errant, étranger, inconnu, tu prétendrais à mes faveurs ? Nous ne pouvons être unis publiquement par les liens sacrés de l'hymen. Mes parents n'y consentiront jamais. Et quand même tu voudrais rester ici comme un inconnu, tu ne pourrais cacher tes furtives amours. La langue des hommes se plaît à médire, et ce que l'on fait dans le secret, retentit bientôt dans le public. Mais, dis-le-moi sans détour, quelle est ta patrie ? quel est ton nom ? Le mien, tu ne l'ignores pas, je

porte le nom célèbre de Héro. Une tour fameuse et élevée me sert de demeure. J'habite avec une seule esclave, devant Sestos et sur les rives escarpées, je n'ai de voisins que la mer. Ainsi le veulent de sévères parents. Je n'ai près de moi aucune compagne de mon âge et je n'aperçois jamais les danses légères des jeunes gens. Nuit et jour retentit à mes oreilles le bruit d'une onde agitée par les vents."

Elle dit et cache sous son voile ses joues de rose, et, sa pudeur se réveillant dans son âme, elle condamne ses propres paroles.

Léandre, blessé par les traits perçants du désir, médite en lui-même comment il pourra livrer le combat amoureux. Car si l'Amour fertile en ruses dompte un mortel avec ses flèches, il guérit ensuite les blessures qu'il a faites. S'il triomphe de tous les cœurs, il sait aussi conseiller ceux qu'il a vaincus. Il secourut alors, dans sa passion, Léandre, qui, rompant le silence avec un soupir, tint à Héro ce langage artificieux :

"Jeune vierge, pour toi je traverserai les flots courroucés, la mer fût-elle bouillonnante de feux et inabordable. Pour être admis dans ta couche, je ne redoute ni les vagues agitées ni le bruit retentissant de l'onde mugissante. Chaque nuit, porté sur les eaux, ton époux saura passer à la nage le détroit du rapide Hellespont, car je demeure dans Abydos, en vue et non loin de ta ville.

Seulement, du haut de ta tour voisine des nues, montre-moi dans les ténèbres, un flambeau, afin qu'en le voyant, je sois le navire de l'Amour, ayant ton fanal pour étoile. Les yeux fixés sur cet astre, je ne verrai ni le coucher du Bootès, ni l'affreux Orion, ni la trace toujours sèche de l'Ourse. Alors, j'aborderai aux rives fortunées de ta patrie. Mais toi, chère amante, prends bien garde que le souffle impétueux des vents n'éteigne ce brillant flambeau, arbitre de mes jours, et que je ne perde aussitôt la vie. Si tu veux savoir mon nom, je m'appelle Léandre, l'époux de la belle Héro."

C'est ainsi que ces deux jeunes amants forment le projet de s'unir par un hymen clandestin, et se promettent mutuellement de goûter pendant la nuit, à l'aide d'un flambeau allumé, les plaisirs de l'amour. Celle-ci allumera le fanal, celui-ci traversera les vastes flots. Puis, après s'être promis de veiller pour un hymen ennemi du sommeil, ils furent contraints, quoique à regret, de se séparer. Héro se retire dans sa

tour, et Léandre, pour ne pas s'égarer à travers la nuit obscure, porte ses regards sur le fanal de la tour, et gagne à la nage les rives de la populeuse Abydos. Que de fois, dans le désir de se livrer une nuit entière aux luttes secrètes des époux, ne souhaitèrent-ils pas le retour de l'obscurité si favorable aux doux mystères !

Déjà la nuit déployait son voile azuré et apportait le sommeil aux humains, mais non pas à l'amoureux Léandre. Sur les bords de la mer mugissante, il attendait le signal de son brillant hyménée, et tâchait de découvrir ce funeste flambeau qui doit annoncer de loin ses plaisirs secrets. Héro, voyant les obscures et épaisses ténèbres de la nuit répandues sur la terre, arbore le fanal. Il verse à peine une faible lumière que l'amour embrase déjà le cœur de l'impatient Léandre. Tandis que le fanal brille, lui aussi brûle et se consume.

Lorsque Léandre entend les mugissements horribles des vagues mutinées, il est d'abord saisi de crainte, mais, ranimant son audace, il s'adresse à lui-même ces paroles, pour rassurer ses esprits effrayés. "L'amour est impérieux, la mer est implacable, mais, après tout, la mer n'est que de l'eau, tandis que les feux de l'amour me brûlent intérieurement. Rassemble donc tes feux, ô mon cœur, ne crains pas le vaste amas d'eau. Seconde ma passion. Pourquoi redouter ces vagues impétueuses ? Ignores-tu que Cypris est née au sein des ondes, qu'elle possède un pouvoir absolu sur la mer et sur mon mal ?"

Il dit, et, des deux mains, découvre ses membres délicats, lie ses vêtements autour de son cou, s'élance du rivage, se précipite dans les flots, et nage toujours vers le fanal étincelant. Lui-même est son rameur, sa voile et son navire.

Héro, du sommet de la tour où elle tient la lumière, quel que soit le coté par lequel soufflent les vents ennemis, protège le flambeau avec le pan de sa robe jusqu'à ce que Léandre, épuisé de fatigue, aborde au rivage de Sestos. La jeune prêtresse le conduit vers la tour, puis, sur le seuil de la porte, embrasse en silence son époux hors d'haleine et dont les cheveux sont humides encore des flots de la mer. Elle le mène ensuite dans l'asile secret, vers la couche virginale. Là, elle l'essuie, le parfume d'essence de roses, et dissipe l'odeur désagréable de l'onde salée. Dès qu'ils sont placés sur le duvet moelleux, Héro enlace de ses bras Léandre encore haletant, et lui adresse ces douces

paroles :
" Cher époux, tu as essuyé bien des fatigues, plus que n'en essuya aucun autre époux. Cher ami, tu as souffert de rudes peines. Tu as assez lutté contre l'onde amère et senti l'odeur importune des flots agités. Viens, cher époux, viens oublier tes travaux entre mes bras."
Ainsi parle Héro, et Léandre se hâte de délier la ceinture de la prêtresse, et ils se livrent aux plaisirs de l'aimable Vénus. C'étaient des noces, mais on n'y dansa point. C'était un lit nuptial, mais on n'y chanta point d'hymnes. Nul poète n'invoqua la chaste Junon. La couche ne fut point éclairée par des flambeaux. Les jeunes gens ne formèrent aucune danse légère. Des parents vénérables ne chantèrent point à cet hyménée. Le lit nuptial fut préparé dans le silence, à l'heure favorable aux tendres combats. Le voile de la nuit fut le seul ornement de la jeune épouse, et l'on ne fit point retentir des mots : "Io hymen! Io hyménée !" Les ténèbres seules embellirent l'union de ces deux amants, et jamais l'Aurore ne vit Léandre couché dans ce lit confident de son bonheur. Chaque matin cet époux insatiable de plaisirs, et respirant encore ses nocturnes amours, retournait à la nage vers les murs d'Abydos.
Héro, vêtue d'une longue robe, savait tromper ses parents. Le jour, c'était une chaste prêtresse, la nuit, une tendre amante. Souvent les deux époux souhaitèrent que le soleil, en commençant sa carrière, fût sur le point de la finir. C'est ainsi qu'ils savaient déguiser la violence de leur passion, et qu'ils goûtaient sans crainte pendant la nuit toutes les délices de l'amour. Mais ils vécurent peu de temps, et leur doux hymen ne fut pas de longue durée. Lorsque revint le brumeux hiver qui soulève d'horribles tempêtes, les aquilons bouleversaient les gouffres mobiles et les humides fondements de la mer, et déployaient toute leur rage sur les ondes. Déjà dans les deux ports, le nautonier, pour échapper à la mer courroucée et perfide, avait mis son noir esquif. Mais la crainte de la mer orageuse ne put te retenir, intrépide Léandre. Lorsque le perfide et impitoyable flambeau t'offrit des hauts de la tour sa lumière accoutumée, tu ne craignis pas la fureur des vagues.
L'infortunée Héro aurait dû se priver de Léandre pendant la saison des noirs frimas, et ne point allumer l'astre passager de l'hymen, mais l'amour et le destin l'entraînaient impérieusement. Aveuglée par le

désir, ce n'est plus le flambeau de l'amour qu'elle présente, mais une torche funèbre.
C'était la nuit, alors que les vents soufflent avec plus de violence, qu'ils sévissent de leur haleine glaciale, que tous ensemble ils fondent sur les rives du détroit. Encouragé par l'espoir de se réunir à son épouse, Léandre s'élance sur le dos bruyant des vagues. Déjà les flots sont poussés par les flots, l'onde s'amoncelle, les vagues se mêlent avec les nues, les vents se combattent et résonnent de toutes parts. Eurus souffle contre Zéphyr, Notus frémit contre Borée. Un bruit horrible s'étend sur la mer retentissante.
L'infortuné Léandre, du milieu des gouffres adresse souvent ses prières à Vénus née au sein des ondes, et souvent aussi à Neptune, souverain des flots. Il n'oublie pas Borée, et lui rappelle le souvenir de la vierge attique. Mais aucune de ces divinités ne le secourut, et l'amour lui-même n'arrêta pas la destinée fatale. Léandre, battu par le funeste choc des vagues accumulées, devient leur jouet. Ses pieds lassés perdent leur force. Ses bras, épuisés par un mouvement continuel, restent immobiles. Les ondes se précipitent dans sa bouche entrouverte. Il boit le funeste breuvage des flots amers. Le souffle cruel des aquilons éteint le flambeau perfide, tranche à la fois la vie et les amours du malheureux Léandre.
Héro, pendant qu'il tarde encore, reste l'œil vigilant et l'âme abandonnée aux inquiétudes les plus déchirantes. L'aurore est venue. Héro n'aperçoit point son époux, elle promène çà et là ses regards sur le dos de la vaste mer, pour voir si Léandre, privé de la lumière du flambeau n'erre point sur les ondes. Elle aperçoit au pied de la tour son époux sans vie, et déchiré par les pointes des rocs. À cet aspect, elle arrache le beau vêtement qui couvre son sein, jette un cri aigu et se précipite du sommet de la tour. Ainsi périt Héro sur le corps de son amant et ils furent unis jusque dans leur trépas.

FIN DE MUSÉE LE GRAMMAIRIEN